
LE DESTIN DE KAFKA

OU

MYSTÈRE ET LIMITES DU GÉNIE

Le 3 juillet 1883, naissait à Prague, aîné d'une famille juive de six enfants, un des grands écrivains du xx^e siècle. Pourtant, lorsque disparut Franz Kafka, le 3 juin 1924, on aurait fort étonné les plus cultivés de ses contemporains si on leur avait appris que l'inconnu qui venait de mourir au sanatorium de Kierling serait un jour tenu pour l'égal de Proust, de Joyce ou de Thomas Mann. Pour que nous puissions mesurer la place de Kafka, il n'a pas fallu seulement que son ami Max Brod violât son testament en publiant, ses manuscrits inachevés, — *le Procès* et *le Château*, — mais encore que la seconde guerre mondiale vint confirmer sa vision prophétique : le « monde absurde » du demi-siècle, avec sa bureaucratie triomphante, sa police inquisitoriale, ses bourreaux et ses camps de la mort, ses psychanalystes et ses juges, s'est mis à ressembler aux livres étranges où il avait consigné des rêves qui étaient peu à peu devenus toute sa vie. L'angoisse à laquelle tant d'écrivains d'aujourd'hui, de Graham Greene à George Orwell et de Malraux à Julien Green, nous ont habitués, baignait déjà ces livres étranges qui commencèrent à atteindre l'Occident à partir de 1930, au fur et à mesure des traductions. Les arrestations à l'aube, les interrogatoires, les déportations appartenaient déjà au paysage intérieur de ce bourgeois de la « Belle Epoque », aux hantises de ce malade et de ce myope dont l'étrange regard portait plus loin que son temps : *la Colonie pénitentiaire* précède de plus de vingt ans les camps nazis ; la technique du *Procès* sera celle des procès de Moscou ; il n'est pas jusqu'aux horreurs de l'antisémitisme que ce reclus n'a prévus et prédits.

A l'origine de tous les « complexes » qui devaient paralyser Kafka se trouve sa situation à l'égard de son père — son exacte antithèse.

KAFKA FACE A SON PÈRE

Le père de Kafka est le type du *self made man* qui juge de tout en fonction de sa propre réussite. Fils de boucher, il avait eu une enfance pénible et fait sa fortune à force de privations. « Qu'il ait à lui seul, par son labeur tenace et prudent, malgré les peines, les sacrifices, fondé une vaste famille et assuré son existence, c'est ce qui est toujours resté un exemple vivant pour l'imagination et le génie de Franz » (1). Mais cet exemple, loin de lui donner confiance, devait paralyser son fils.

Il existe sur les rapports de ce père et de ce fils, qui s'aimaient sans se comprendre, un étonnant document : l'interminable *Lettre* (quarante-cinq pages) que lui écrivit Franz, alors âgé de trente-six ans, lettre qui ne fut jamais remise à son destinataire, mais dont la connaissance est indispensable à qui veut pénétrer le mystère de Kafka. Ce dernier a tenté d'y répondre à la question posée par son père : « Pourquoi as-tu peur de moi ? ». On y lit d'abord les griefs de ce tyran domestique à l'égard d'un fils faible, inapte à l'action, désarmé devant la vie :

« Tu voyais à peu près cela de la façon suivante : tu as travaillé durement toute ta vie, tu as tout sacrifié pour tes enfants, pour moi surtout ; en conséquence, j'ai « mené la grande vie », j'ai eu liberté entière d'apprendre de ce que je voulais, j'ai été préservé des soucis matériels, donc je n'ai pas eu de soucis du tout ; tu n'as exigé aucune reconnaissance en échange, tu connais « la gratitude des enfants », mais tu attendais au moins un peu de prévenance, un signe de sympathie ; au lieu de quoi je t'ai fui depuis toujours pour chercher refuge dans ma chambre, auprès de mes livres, auprès d'amis fous ou d'idées extravagantes ; je ne t'ai jamais parlé à cœur ouvert... je n'ai jamais eu l'esprit de famille, je ne me suis jamais soucié de ton commerce, ni de tes autres affaires... » (2).

En face de ce « vrai Kafka par la force, la santé, l'appétit, la puissance... le contentement de soi-même », Franz s'est senti cruellement inférieur. « J'étais déjà écrasé, lui rappelle-t-il dans

(1) Max Brod, *Franz Kafka, souvenirs et documents* (Gallimard).

(2) *Lettre au Père, in Préparatifs de Noces à la campagne* (Gallimard).

sa lettre, par la simple existence de ton corps... Moi, maigre, chétif, étroit ; toi, fort, grand, large... je me trouvais lamentable et non seulement en face de toi, mais en face du monde entier car tu étais pour moi la mesure de toutes choses » (1).

« Grâce à ton énergie, ajoute-t-il, avec humour, tu étais parvenu tout seul à une si haute position que tu avais une confiance sans bornes dans ta propre opinion... De ton fauteuil, tu gouvernais le monde. Ton opinion était juste, toute autre était folle, extravagante, anormale. Et avec cela, ta confiance en toi-même était si grande que tu n'avais pas besoin de rester conséquent pour avoir raison. Il pouvait aussi arriver que tu n'eusses pas d'opinion du tout, et il s'ensuivait nécessairement que toutes les opinions possibles en l'occurrence étaient fausses, sans exception... Tu pris à mes yeux le caractère énigmatique qu'ont les tyrans dont le droit ne se fonde pas sur la réflexion mais sur leur propre personne » (2).

« Pourquoi as-tu peur de moi ? ». A cette question Kafka ne pourra jamais répondre ; son existence lui demeurera injustifiable. « Lamentable » en face du père, Kafka le restera en face du monde entier. Il ne se révolte pas, car c'est à lui-même qu'il donne tort. Mais « la solitude et l'étouffement vont donner naissance à un sentiment de culpabilité qui est la clé de son œuvre et de sa vie » (3). S'il avait manqué de courage ou de lucidité, il se serait évadé dans la dissipation, les plaisirs ou les occupations de la vie quotidienne. S'il s'était senti assez fort, il aurait choisi la révolte ou l'action. S'il avait rencontré l'amour, il aurait dépassé sa situation originelle. Mais il n'a suivi aucun de ces chemins. Toute sa jeunesse s'est déployée sous l'influence de cette malédiction originelle, sous le regard de ce père « en état permanent de colère et de menace ». Kafka n'échappera plus au « jugement » du Père, à cet acte d'accusation qui trouvera sa conclusion ultime dans l'étrange délire onirique qui dévorera la dernière partie de son existence.

Les années passent. Kafka a maintenant près de trente ans. Il a fait des études de Droit et il a un emploi aux Assurances sociales. C'est un jeune homme intelligent, lucide, pessimiste,

(1 et 2) *Lettre au Père*, in *Préparatifs de Noces à la campagne*. (Gallimard).

(3) Ch. Moeller, *Littérature et Christianisme*, IV (Casterman).

courtois, dont les amis admirent les dons et s'étonnent qu'il ne leur trouve pas de meilleur emploi. De l'homme de lettres, il a la culture et le goût, sans en avoir les défauts : ce qui frappe chez lui, c'est l'humilité, non la vanité. Il ressemble alors au jeune Proust, comme lui tenu pour un amateur. Comme Proust aussi, brillant causeur et lecteur qui sait donner la vie au moindre texte — fût-ce à un chapitre de Georges Ohnet. Ne le prenons pas non plus pour un intellectuel désincarné ; il est, nous dit Max Brod, bon cavalier, bon nageur, bon rameur. Mais rien de tout cela n'a pu exorciser la « malédiction » paternelle : Kafka *sait* qu'il ne pourra dominer sa propre vie.

Il écrit, mais n'est jamais satisfait de ses « griffonnages ». « L'art, dit-il, a besoin du métier, plus que le métier de l'art ». Pour le décider à publier, il faut toute l'insistance de ses amis. C'est sous un pseudonyme qu'il participe, en 1906, au concours littéraire de la *Zeit* de Vienne. Trois ans plus tard, il lit à Max Brod ses *Préparatifs de Noces à la campagne*. Raban, le héros — qui ressemble à Kafka comme un frère — quitte son travail pour aller voir sa fiancée. La longue description de la gare, du train, des voyageurs, les réflexions de Raban ne sont pas sans analogie avec les perpétuelles hésitations de l'auteur. Mais ce texte devait convaincre Max Brod qu'il était en présence « non pas d'un talent ordinaire, mais d'un génie », et le décider à mentionner, *dès 1907*, le nom de Kafka au côté de ceux de Blei, de Mann et de Wedekind, bien que son ami n'eût encore *rien publié* (1).

L'expression littéraire, agissant comme une *Catharsis*, aurait dû, normalement, délivrer Kafka de ses complexes. Et certes, Kafka n'a jamais imaginé d'autre issue à ses problèmes que la création littéraire : « Je ne suis rien d'autres que littérature... je ne peux et je ne veux pas être autre chose... Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais ». *Mais la littérature ne fut jamais pour lui une carrière : elle était une religion*, « une forme de la prière ». Aussi, lorsqu'il eut à choisir une profession (au lendemain de son doctorat en droit, passé à l'Université impériale de Prague, le 18 juin 1906) — car le Père n'entendait pas que son fils perdît son temps à « écrivasser » — Kafka décida-t-il que « son emploi ne devrait avoir aucun rapport avec la littérature. Sinon, il lui eût semblé

(1) La revue de Franz Blei publia les premiers textes de Kafka, mais c'est dans un journal de Prague, *Bohemia*, que parurent, sans éveiller d'ailleurs aucun écho, les *Considérations* (*Betrachtungen*).

dégrader la création littéraire ». En dépit de ce que pense Max Brod, il est sans doute heureux qu'il ait ainsi échappé au journalisme, qui souvent épuise l'écrivain sans enrichir l'homme. En juillet 1908, Kafka parvint à obtenir l'emploi à mi-temps, semi-officiel et fort convoité, qui lui permettait de garder ses après-midi libres. Il ne sut pas en faire bon usage et continua à écrire la nuit, quitte à dormir l'après-midi, sans tenir compte de ses nerfs surmenés.

Pourtant, à l'aube de sa trentième année, Kafka ne s'avoue pas encore vaincu par la vie. En 1912, lorsqu'il commence *le Procès*, *le Chauffeur* et *la Métamorphose*, il sent même une sorte de paix l'habiter. A l'abri, « blotti dans son travail », sa vie « monotone, vide, fourvoyée » vient de trouver un sens et une justification. L'art lui apportera-t-il le salut auquel il aspire ? Non, car l'amour et ses impossibles exigences vont ruiner cet équilibre précaire.

KAFKA FACE AU MARIAGE

Cette année 1912 où Kafka commence dans l'enthousiasme ses premières grandes œuvres est aussi celle où il rencontre Mlle F.B. et considère avec un sérieux écrasant ce problème du mariage qui n'allait pas tarder à devenir insoluble. Le problème se pose sous deux aspects : le mariage « en soi » suffit à l'épouvanter ; mais il y a aussi le problème de ses relations avec Mlle F.B. et les perspectives d'une vie commune ; or, ces deux aspects sont indissolublement liés, sans que l'un puisse l'aider à résoudre l'autre. En d'autres termes, il ne suffisait pas que Kafka s'estimât capable de vivre avec sa fiancée pour se croire apte au mariage, et réciproquement ! Ici, la comparaison avec Amiel ou mieux encore avec Kierkegaard (1) s'impose, tant il semble évident que le projet même du mariage mit en évidence l'impossibilité de vivre qui pesait sur eux. L'image du père commande la vision kafkaïenne du mariage ; la plénitude de l'autorité patriarcale se profile derrière la vision du foyer. Max Brod voit dans *les Onze fils* « le symbole des aspirations de Kafka à la paternité, à la fondation d'une famille capable d'opposer à l'idéal paternel une force équivalente ». En tout cas, sa condition de célibataire lui pèse : dépouillé de son avenir, réduit à sa propre existence, n'ayant ni passé ni avenir,

(1) Cf. P. de Boisdefpe, *Solitude et communion chez Kierkegaard et chez Kafka* (Mélanges Jamali, 1956).

le célibataire, dit-il, n'a que l'instant ; il occupe dans la vie « un espace de plus en plus restreint, et quand il meurt, le cercueil est tout juste à sa mesure ». « Célibat et suicide se tiennent sur le même degré de la connaissance ». En outre, le mariage ferait de Kafka *l'égal du Père* : « Je pourrais être un fils libre, reconnaissant, non-coupable, droit, et toi, un père qui ne m'opprimerait plus, qui ne me tyranniserait plus, mais compatissant, content ». Mais il faudrait que Franz possédât les qualités de son père. Or, voilà qui est justement impossible ! Il se sent incapable de supporter seul « les assauts de la vie, l'offensive du temps, le voisinage de la folie ». Peut-être son union donnerait-elle plus de force, plus de résistance à son existence. *Peut-être...*

La première description qu'il nous donne de sa future fiancée ne dénote guère un amoureux transi. « Quand j'arrivai chez Brod, le 13 août, écrit-il, elle était assise à table, et je l'ai pourtant prise pour une bonne. Je n'étais d'ailleurs nullement curieux de savoir qui elle était, je l'ai aussitôt acceptée. Visage osseux et insignifiant qui portait franchement son insignifiance, cou dégagé, blouse jetée sur les épaules, elle semblait être habillée tout à fait comme une ménagère, bien qu'elle ne le fût nullement comme j'ai pu le constater ensuite ; nez presque cassé, cheveux blonds un peu raides et sans charme, menton fort... En m'asseyant, je la regardais pour la première fois : une fois assis, j'avais déjà sur elle un jugement inébranlable ».

Puis il la revoit et son impression se modifie. Bientôt, il se sent pris mais il hésite. Il faudrait qu'il se décide *vite* car il *sait* qu'il ne pourrait épouser une jeune fille avec laquelle il aurait vécu « toute une année dans la même ville ». Sans cesse, il fait et refait le bilan de tout ce qui parle *pour* et *contre* son mariage, et le bilan reste négatif. Il note par exemple que son *inaptitude à supporter la vie seul* ne veut pas dire *inaptitude à vivre seul*, au contraire. (« Ce que j'ai accompli n'est qu'un succès de la solitude »). Surtout, il fait cette constatation : « Je hais tout ce qui ne concerne pas la littérature. Les conversations m'ennuient, faire des visites m'ennuie, les joies et les peines des gens de ma famille m'ennuient jusqu'au fond de l'âme. Les conversations ôtent à tout ce que je pense le poids, le sérieux, la vérité. Peur de me lier, de me jeter de l'autre côté, alors je ne serai plus jamais seul. Seul, je pourrai peut-être vraiment abandonner mon poste un jour ; marié, je ne le pourrai jamais... » Et, pour finir, ce cri : « Tout ce qui serait

donné à la femme serait dérobé à la littérature. *Surtout pas cela !* »

Ce n'est pas tout ! L'union charnelle (en tant que devoir et habitude) lui fait horreur, elle est « le châtiment du bonheur de vivre ensemble ». « Vivre dans le plus grand ascétisme possible, plus ascétiquement qu'un célibataire », telle est pour lui « l'unique possibilité » de supporter le mariage. Mais F., qu'en pense-t-elle ?

Comme Kierkegaard avec Régine Olsen, Kafka va donc s'engager dans un labyrinthe mental où il s'épuise à dépasser ses contradictions, pris entre l'horreur de la solitude et l'épouvante du mariage, entre la crainte de décevoir sa fiancée s'il l'abandonne et celle de « l'anéantir » s'il l'épouse. Entre 1912 et 1917, il ne se fiance pas moins de trois fois pour rompre chaque fois au bout de quelques mois, atterré. Au lendemain de la première rupture, il observe : « Ce que je souffrirai, ce qu'elle souffrira, n'est rien en comparaison de la souffrance commune qui en résulterait. Je me ressaisirai lentement, elle se mariera, c'est la seule issue possible entre créatures vivantes. Nous ne pouvons pas nous frayer un chemin pour nous deux dans le roc » (1).

Cinq années durant, « les efforts de Kafka pour s'arracher la décision d'épouser F., malgré les circonstances adverses, ont été le ressort de sa vie, le moteur de ses travaux littéraires et de ses inquiétudes religieuses » (2). L'impasse dans laquelle il a lentement poussé le destin de F. lui fait, croit-il, de l'épouser une obligation « inéluctable certes, mais nullement sans limite ». Est-ce pour l'éluder, qu'il rédige, à l'intention de son futur beau-père, une « déclaration-fleuve » — où la lucidité d'un aveu poignant s'unit à l'humour noir ? Cette lettre devrait raisonnablement décider les parents de F. à lui refuser la main qu'il demande. On nous excusera de citer un peu longuement ce document « capitalissime » (comme dirait Proust) :

« Mon emploi m'est intolérable parce qu'il contredit mon unique désir et mon unique vocation, qui est la littérature. Comme je ne suis rien d'autre que littérature, que je ne peux et ne veux pas être autre chose, mon emploi ne pourra jamais m'exalter, mais il pourra fort bien me détraquer complètement. Je ne suis pas loin de l'être...

« Dès lors, placez-moi en face de votre fille, de cet être sain, gai, naturel, robuste. Comme je le lui ai répété dans quelque cinq

(1) *Journal*.
(2) Max Brod.

cents lettres, encore qu'elle m'ait apaisé chaque fois par un « non » fondé en vérité de façon peu convaincante, il demeure que dans la mesure où je puis le prévoir, *elle sera nécessairement malheureuse avec moi*. Ce n'est pas seulement par suite de ma situation extérieure, mais bien plus encore par la faute de ma nature véritable que je suis un être renfermé, taciturne, insociable, insatisfait, sans toutefois pouvoir qualifier ce caractère de malheur pour moi, car il n'est que le reflet de mon but. On peut du moins tirer des conclusions de ma manière de vivre chez moi. Eh bien!, je vis dans ma famille, parmi les êtres les meilleurs et les plus aimants, plus étranger qu'un étranger. A ma mère, je n'ai pas dit une moyenne de vingt paroles par jour ces dernières années, avec mon père, il ne m'est guère arrivé d'échanger plus que des bonjours. Quant à mes sœurs mariées et à mes beaux-frères, je ne leur parle pas du tout, sans être pour autant brouillé avec eux. La raison en est simple, c'est que je n'ai pas la moindre chose à leur dire. Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais, car cela me dérange ou m'entrave, même si ce n'est qu'une présomption. En même temps tout sens de la vie de famille me fait défaut, je n'ai, au mieux, que celui de l'observateur. Je n'ai aucun sentiment de la parenté et je ne vois dans les visages qu'une méchanceté littéralement dirigée contre moi.

« *Un mariage ne pourrait pas me changer, pas plus que mon emploi ne peut le faire* ».

Quelques jours plus tard, on trouve dans le *Journal* de Kafka cette petite phrase qui en dit long sur sa pensée profonde et sur son avenir : « Sans relations humaines, il n'y a pas en moi de mensonge visible. Le cercle limité est pur » !

* * *

Chaque rencontre féminine de Kafka déclenche ainsi un étrange processus d'auto-accusation. Arrêtons-nous, à titre d'exemple, à l'avant-dernier amour de sa vie, à cette liaison poignante et folle avec Milena Jesenska qu'il vécut sous le signe de la Peur, comme si Kafka avait eu le pressentiment que la compagne toute provisoire qu'il arrachait à son foyer était déjà promise à l'enfer de Ravensbruck (1). Ce qui fut « un lien brûlant » devint bientôt

(1) Où elle fut la compagne de Margaret Buber-Neuman, qui nous a rapporté de précieux souvenirs sur elle.

« un mur, une montagne, ou, plus exactement, une tombe ».

Mme Jesenska appartenait à une vieille et illustre famille de Prague, célèbre dans l'histoire de la Bohême depuis la bataille de la Montagne Blanche. « Milena faisait elle-même songer à une grande dame du xvii^e siècle ; c'était un caractère comme ceux que Stendhal allait chercher dans les vieilles chroniques italiennes, une Sanseverina ou une Mathilde de la Môle : passionnée, audacieuse, froide, avisée dans ses décisions, mais sans scrupule dans le choix des moyens s'il s'agissait d'une exigence de sa passion... L'amie, en elle, était inépuisable, d'une inépuisable bonté, d'une inépuisable ressource... d'une inépuisable exigence » (1).

Elle fut d'abord la traductrice tchèque de Kafka : d'où une correspondance commencée en 1920, à Méran, qui donna bientôt naissance à une liaison passionnée. Aussitôt — et les lettres publiées nous en apportent l'étrange et bouleversant témoignage — Kafka commença sur eux deux son éternel travail d'auto-destruction. Il avait du reste prévenu son amie qu'avec lui « il était impossible de vivre humainement » ; Milena avait un époux légitime mais lui-même avait épousé un être autrement redoutable, il était lié « avec l'angoisse », c'était sa façon de participer à l'existence : « cesse-t-elle, j'abandonne la vie aussi facilement qu'on ferme les yeux ». Il ne s'agissait nullement d'une « crise » qui reviendrait à intervalles réguliers, mais *d'une menace permanente, irréductiblement liée à sa propre vie*. « Je ne cesserai jamais de faire peur, surtout à moi ».

L'amour lui-même, et, pour commencer, la « hideuse chair » ne font qu'approfondir cette menace. « Aucun sanatorium n'arrivera à le guérir, observe tristement son amie. Il ne guérira jamais tant qu'il souffrira de cette angoisse (qui) ne se rapporte pas seulement à moi mais à tout ce qui vit sans honte, par exemple à la chair. La chair est trop dénudée, il ne supporte pas de la voir ». L'amour de Milena, c'était le couteau avec lequel, nouveau Baudelaire, il fouillait ses plaies. Finalement, Kafka en vint à *aimer sa peur*, comme Baudelaire sa déchéance : « elle est digne d'amour et rien d'autre en moi ». *Ainsi s'approche-t-il peu à peu, inexorablement, de la folie qu'il redoute*. Lorsqu'il se décidera, en 1923, à accepter l'amour de Dora Dymant et à vivre avec elle — ce sera trop tard : Kafka ne sera plus qu'un mort en sursis.

(1) Alexandre Vialatte (introduction des *Lettres à Milena*, (Gallimard).

*
*
*

Mais, en 1920, le bonheur est exclu, l'amour impossible, le bureau lui devient odieux : Kafka démissionne, la concentration au profit de la littérature arrive à son point de tension maximum : désormais, il ne sera plus dérangé par personne, nul ne s'interposera plus entre lui et ses fantômes.

Lorsque vint la maladie, elle lui apparut comme un signe envoyé par Dieu pour légitimer sa solitude. Il allait enfin pouvoir « mettre au clair les fins dernières ». Atteint de tuberculose en septembre 1917, il s'était senti délivré d'un grand poids : ce n'était donc pas lui, mais Dieu qui le rendait incapable de vivre. Enfin seul, enfin libre, placé « sous la protection de la maladie », il allait pouvoir se limiter à l'« indubitable ». Ce n'étaient plus « la paresse, la mauvaise volonté, la maladresse » qui l'avaient fait échouer en toutes choses (« vie de famille, amitié, mariage, profession ») mais « l'absence du sol, de l'air, de la loi » : « me créer ceux-ci, voilà ma tâche ». Il a cessé d'être un vieil enfant stupide : « je suis un terme ou un commencement ».

Rien ne lui a été donné : il devra tout conquérir : au prix de son bonheur, de sa santé, de sa vie, et — ce qui est pire — de l'intégrité de son esprit. Il va couper les derniers liens qui l'attachaient encore aux hommes — métier, famille, pays, Eglise. « Le Juif n'est nulle part étranger et nulle part il n'est assimilé (1) » : assumer cette singularité dans une œuvre, tel est pour lui le seul moyen de dépasser le monde absurde qui l'entoure.

KAFKA FACE A SON ŒUVRE

Kafka crut d'abord qu'il pourrait se sauver dans cette œuvre — comme Proust — mais il dut bientôt reconnaître que c'était aussi une terrible épreuve. Néanmoins, il continua d'écrire « en dépit de tout, à tout prix ». Il ne s'agissait plus de salut, mais de survie — non pas de gagner sa vie, mais de ne pas la perdre tout entière. Ce qui compte alors pour lui n'est plus notre vie, mais

(1) Juif, il se sent terriblement suspect aux yeux des Tchèques comme Juif et comme Allemand ; mais Allemand, il ne l'est que par la langue. Il est donc séparé de ses compatriotes non seulement par leurs préjugés de race, mais encore par le ghetto aux murs inviolables dont la bourgeoisie juive s'est volontairement entourée. Ainsi, Prague donne chaque jour à Kafka le spectacle d'une société où la proximité ne fait qu'aggraver la distance... » (Marthe Robert, Préface du *Journal*, Grasset).

l'autre vie. « Peu importe qu'il donne l'apparence de travailler pour se nourrir, pour se vêtir, etc... avec chaque bouchée visible une invisible bouchée lui est tendue, avec chaque vêtement visible un invisible vêtement ».

Il n'en doute plus désormais : sa quête va le conduire à la folie. Depuis la nuit du 22 décembre 1912 où il a écrit *le Jugement*, il a dépassé « la dernière frontière terrestre ». Engagé sur une route « qui sort de l'humain », emmuré vivant dans son œuvre, « incapable de tout sauf de souffrir » et de « tirer les mots du vide », fuyant ses semblables, *non pour vivre en paix mais pour s'anéantir en paix*, « banni de là-bas, rejeté d'ici, écrasé à la frontière », Orphée est descendu aux Enfers et ne remontera plus à la surface. Pour trouver la perle de grand prix, il a payé le prix devant lequel tous reculent : il ne l'a pas seulement payée de son bonheur, de sa santé, mais aussi de sa raison. Les cris dont retentissent les dernières pages du *Journal* ne sont pas seulement ceux d'un noyé, « broyé par des millénaires sous des pressions océaniques », mais ceux d'un homme qui ne se console pas d'avoir échoué, qui cherche encore à tâtons la Terre Promise mais sans espérer l'atteindre. Pourtant, il avait lui-même donné la réponse : « Ce n'est pas parce que sa vie fut trop brève que Moïse n'atteignit pas Chanaan, mais parce que c'était une vie humaine ».

* * *

L'œuvre de Kafka, comme sa vie, est un miroir à deux faces ; le récit est à l'action véritable ce que l'écorce est à la sève et le vrai roman se lit en filigrane. Les épisodes sont des *signes*, semés le long des pages par un invisible metteur en scène. L'apparente objectivité des récits kafkaïens, leur réalisme, la précision minutieuse et dérisoire des descriptions ne sont là que pour souligner l'absurdité d'un monde dont il nous faut chercher au delà des apparences la réalité profonde. Les héros de Kafka n'en finissent pas de déchirer ce rideau des apparences ; chaque voile qui tombe en cache un autre ; au terme de cet effort épuisant, le héros finit par sombrer. Mais l'auteur lui-même n'était-il pas mort à la tâche ? (1).

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(1) Pierre de Boisdeffre et R. M. Albères publieront prochainement un essai consacré à *Franz Kafka* (« Classiques du XX^e siècle », Éditions Universitaires).

PIERRE DE BOISDEFFRE
REVUE DES DEUX MONDES, décembre 1959